



HAL
open science

” Dire. Entretien avec Françoise Héritier ”
Marie-Luce Gélard

► **To cite this version:**

Marie-Luce Gélard. ” Dire. Entretien avec Françoise Héritier ”. CORPS : Revue Interdisciplinaire, 2010, 8, pp.5-12. hal-00727060

HAL Id: hal-00727060

<https://hal.science/hal-00727060>

Submitted on 1 Sep 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

2010, « Dire. Entretien avec Françoise Héritier », *Corps. Revue interdisciplinaire* (8) : 5-12.

**Propos recueillis par Marie-Luce Gélard
Entretien du 21 mai 2008**

***Marie-Luce Gélard* : Je voulais vous demander si vous pouviez retracer la manière dont les humeurs corporelles sont apparues dans votre parcours.**

Françoise Héritier : En fait, c'est dans la ligne logique de mes travaux antérieurs sur la parenté et l'alliance chez les Samo. J'ai eu la chance de trouver une société dotée d'un système d'alliance dont on ne savait pas qu'il pouvait exister en Afrique – on le connaissait en Amérique du Nord comme système de parenté omaha. J'ai donc passé une vingtaine d'années à décrypter ce système d'alliance pour répondre à une question que posait Lévi-Strauss dans l'introduction à la deuxième édition des *Structures élémentaires de la parenté*. Il disait qu'il faudrait bien qu'un jour quelqu'un s'attaque aux autres types de structures que les structures élémentaires. J'avais donc la chance de trouver une société vivante qui avait une structure semi-complexe de l'alliance, fonctionnant avec des interdictions et non des prescriptions mais partageant avec les sociétés à structure élémentaire le fait d'être constituée de groupes nettement différenciés par une règle de filiation, ici des lignages patrilinéaires. Les interdictions ne portaient donc pas sur des positions de consanguinité mais sur des lignages en entier. Je me suis dit que, pour répondre à la question que posait Lévi-Strauss, il fallait faire non pas des simulations, comme il le proposait ni des calculs mathématiques sur des données constituées *ad hoc* mais qu'il fallait peut être tout simplement observer comment se passait le choix du conjoint dans une société particulière. J'ai donc procédé à des relevés généalogiques que j'ai traités par ordinateur après avoir formulé un certain nombre d'hypothèses. Et puis – ce n'est pas vraiment par hasard –, je me suis dit qu'il serait surprenant qu'un système social aussi sophistiqué que celui-là soit purement une abstraction, une construction arithmétique de l'esprit et qu'il n'y ait pas quelque chose d'autre qui l'accompagne. Mon attention avait été attirée par le fait qu'un certain nombre de femmes, stériles,

changeaient souvent de mari parce qu'elles essayaient de voir si elles ne pouvaient pas en avoir avec d'autres partenaires, non pas que l'on pensât que l'homme était en cause - la stérilité est toujours vue comme féminine – mais il y avait une autre cause possible : celle de la non-compatibilité entre les souches des parents et des grands-parents. Cela ne signifie pas que l'on imputait la stérilité à l'homme, mais pas non plus nécessairement à la femme : cela pouvait être la faute des grands-parents qui ne voulaient pas se rencontrer dans leurs descendants, des personnes, par exemple, qui auraient été en conflit de leur vivant. Dans l'espoir de pouvoir échapper à cette espèce de *veto* ancestral, ces femmes changeaient souvent de mari. Il y avait donc cette idée d'une incompatibilité entre les souches des grands-parents – le mot utilisé signifiait bien « souche », au sens du *stirps* latin. J'ai voulu en savoir plus et je me suis aperçue que, par ce terme, il fallait entendre le sang lignager. J'ai donc été amenée à travailler sur les représentations du sang et de sa transmission et, avec beaucoup de stupéfaction là aussi, j'ai mis au jour un ensemble sophistiqué de représentations que je considère comme proche des vues mendéliennes. Eux-mêmes ne l'expliquent évidemment pas par des raisonnements scientifiques mendéliens, mais ils disent qu'un individu possède huit souches de sang et n'en transmet que quatre aux enfants. L'homme en transmet quatre et la femme quatre également. Ce qui est transmis à l'enfant, ce sont les deux souches principales, c'est-à-dire le sang du père qui est toujours au premier plan, puis, en deuxième, le sang de la mère, ou plutôt celui du père de la mère, parce que c'est avec le sang de son père que la mère a construit son propre squelette qui lui permet ensuite de faire du sang. Sont également transmises à l'enfant les souches de la mère du père et de la mère de la mère. Cela fait donc quatre souches qui sont transmises à l'enfant par le père et quatre souches par la mère : les deux « dominantes », les deux « récessives » en prenant le langage de la génétique. Quatre souches « résiduelles », souches de la mère du père du père, de la mère de la mère du père, de la mère du père de la mère, de la mère de la mère de la mère (EFFM, EFMM, EMFM, EMMM) vont disparaître lors de la transmission à la génération suivante. Toutefois elles ne disparaissent pas totalement et restent à l'état de traces dans le corps de l'enfant. Leur présence favorise au contraire l'alliance : on pense qu'il est bon de se marier

avec quelqu'un qui possède les mêmes souches résiduelles que soi ou qui possède des traces communes de souches sanguines anciennes. Par conséquent, la façon dont fonctionnait le système d'alliance qui procède par des interdits sur les lignages des parents et des grand-mères et selon lequel on se marie en priorité dans les lignages des arrière-grand-mères s'expliquait par le fait que la règle s'appuyait sur un système de représentation du sang qui postulait le danger d'unions entre porteurs de mêmes souches dominantes ou de mêmes souches récessives ou d'une souche dominante avec une souche récessive communes. Je traduis cela par la notion de « cumul d'identique » : mettre du même sur du même crée des accumulations de chaleur qui sont nocives selon les représentations locales car elles entraînent sécheresse et stérilité. En revanche, il est bon d'avoir des souches résiduelles communes, tombées en désuétude, parce que les sangs sont déjà accoutumés les uns aux autres et qu'ils vont pouvoir se supporter. C'est ce qui explique cette quête désespérée des femmes stériles à la recherche d'un autre partenaire dont l'ascendance serait telle que leurs souches à tous deux puissent se supporter.

La représentation du sang dans l'individu montrait une sorte de feuilletage avec des cartes rebattues à chaque génération. En premier, vient le sang du père, puis le sang de la mère, puis le sang de la mère du père, le sang de la mère de la mère, puis celui des quatre arrière grand-mères. À la génération suivante, des cartes disparaissent, et une combinatoire feuilletée identique se reproduit avec une nouvelle donne. Le sang du lignage du père ne disparaît jamais, en ligne agnatique directe. Mais tous les sangs passant par des femmes disparaissent (sauf à l'état de traces) en trois générations. Cette manière de voir est très suggestive mais elle montre surtout qu'un système d'alliance, un système abstrait de règles, est doublé par une perception proprement concrète et d'ordre physiologique d'une donnée pour les sens que j'ai appelée tantôt substances, tantôt humeurs, quand il s'agit de substances qui sourdent, sous une forme liquide. Par substances du corps, j'entends la diversité certes mouvante des états qui composent le corps et ne le quittent pas tandis que les humeurs correspondent à ce qui suinte du corps, ce qui peut en sortir, comme le sperme, le lait, le sang, la sueur, la salive, l'urine, la bile, le pus, etc. Cette terminologie n'a pas de rapport avec la théorie

humorale de l'Antiquité, qui définissait des types de caractère ; il s'agit vraiment, au sens littéral du terme, de la substance qui peut s'écouler hors du corps.

Cette distinction entre humeurs et substances est en effet très intéressante. L'humeur, c'est donc une production.

Oui, c'est une production qui est nourrie, au sens propre, par l'alimentation.

Comment expliqueriez-vous cette espèce d'engouement assez récent des sciences humaines et sociales pour les humeurs ?

Je ne sais pas. Sans doute est-ce dans l'air du temps. J'étais vraiment seule quand j'ai commencé à m'intéresser aux représentations du sang liées à un système de parenté, à un système d'alliance. Maintenant, cela paraît évident. On parle des substances, des humeurs du corps mais aussi de leur contact, par le truchement d'organes sexuels. Mais je me souviens que lorsque j'ai conçu l'idée d'inceste du deuxième type, cela avait été assez mal perçu notamment par des philosophes et théoriciens du droit qui trouvaient trivial et « brut de décoffrage » de penser que, en-deçà de la Loi (avec un L majuscule), et pour fonder la loi du père -, il pouvait se trouver la représentation mentale et la création de systèmes cognitifs autour de ces choses laides et même sordides que sont le sperme, les sécrétions vaginales, les relations sexuelles, l'utérus et le pénis. Le fait que je parle de ces choses était considéré presque comme malsain de ma part.

A ce point ?

Ah oui ! certains disaient qu'il fallait avoir l'esprit vraiment mal tourné pour imaginer que la loi de l'inceste pouvait prendre origine sur des considérations aussi basses. Mais ce n'était quand même pas la majorité. Ensuite, il y a eu effectivement une éclosion que je mets sur le compte de l'air du temps : on ne peut plus esquiver les corps.

Désormais, les gens qui parlent d'humeurs, de substances et de ces éléments corporels pensent immédiatement « Françoise Héritier », vous êtes réellement à l'origine de cette découverte ou redécouverte. On parlait d'Aristote et je voulais vous faire un peu parler du sang et du lait. Je ne sais pas si on vous le doit également ou si c'est une réduction de vos textes, mais il est vrai qu'on a souvent tendance à parler du lait sans le sperme. On associe ces trois humeurs, mais qui seraient pensées - c'est aussi

l'un des objectifs, avec mon collègue, de ce numéro - très positives par rapport à celles dont on parle moins que sont la salive, l'urine, les excréments de toutes sortes et les larmes. Pourquoi y a-t-il cette dichotomie avec une survalorisation des premières ?

La dichotomie est faite par les populations elles-mêmes au sein de l'ensemble que nous appelons *excreta*, qui ont la capacité de sortir ou d'être séparés du corps. Si l'on considère la totalité de ces humeurs, celles qui sont énumérées en tout premier, sont toujours ces trois-là : le sang, le sperme et le lait. Je me suis très tôt référée à Aristote. Je ne me souviens d'ailleurs plus de ce qui m'avait mise sur cette voie. Aristote théorise le rapport de ces trois humeurs de façon extrêmement précise. Il met en évidence l'opposition entre quelque chose d'éthéré, le sperme, porteur de toutes les valeurs nobles de l'humanité et quelque chose de proliférant, informe, magmatique qui est la matière féminine. Je ne dis pas que cela s'ajustait terme à terme avec la façon de penser des Samo, mais il n'empêche qu'était exprimée la même idée que le sperme est porteur de toutes les valeurs, que c'est lui qui est fécondant, que les femmes se contentent de l'héberger et n'ont rien à voir avec la procréation. Les femmes sont censées être de nature froide : parce qu'elles perdent du sang, elles sont moins chaudes que les hommes et ne peuvent pas faire du sperme. Aristote explique que l'humain pratique normalement une double coction, une double cuisson. La première, c'est la cuisson digestive - parce que la digestion a toujours été vue comme une cuisson - qui transforme l'alimentation en sang, qui s'ajoute à celui que l'on tient de son père. Puis s'opère une deuxième cuisson sur le sang - que le traducteur appelle une « coction ». Les hommes parviennent, à cause de leur chaleur, à transformer le sang en sperme et même en *pneuma*, en éther. Aristote, en fournit des preuves extraordinaires. Il dit que, si on mettait le sperme à bouillir, il n'y aurait pas de résidus, de la même manière que si l'on met de l'eau à bouillir suffisamment longtemps, elle disparaît et part en vapeur. Le sperme est de l'éther à l'état pur. Les femmes n'ayant pas assez de chaleur ne peuvent pas cuire le sang de la même manière. Tout ce qu'elles peuvent faire, c'est du lait. L'idée est donc que le lait est de même nature que le sperme, mais en est un avatar en dessous : ce n'est pas du sperme parfait.

D'où, après, Galien avec son sang blanchi ?

Voilà. Tout ce qui fait l'homme est déjà dans le sperme, alors que les autres humeurs, ne sont pas considérées comme porteuses d'individualité, porteuses de tempérament, selon Galien, porteuses de nom, porteuses d'idéologie. Même l'idéal est porté par le sperme, en plus de la forme humaine, de la vie, du souffle, de la chaleur, de la pensée. La liaison entre les trois grandes humeurs que sont le sang, le sperme et le lait est une sorte d'invariant. C'était un des points qui avait focalisé mon attention lors de l'apparition du sida quand j'ai eu à m'en occuper. Avant même de prendre la présidence du Conseil national du sida, je découpais les articles dans les journaux, car je trouvais extraordinaire que la contamination se fasse par le sang, le sperme et le lait, avec cependant l'idée populaire mais fausse que la contamination pouvait aussi se faire par la sueur ou la salive. On prétendait qu'il ne fallait pas boire ou manger en utilisant les mêmes instruments que les séropositifs. Mais ce qui était intéressant, c'était de voir apparaître une pathologie alors mortelle dont les vecteurs étaient effectivement ces trois humeurs du corps et pas les autres, ce qui recouvrait la scission opérée par les groupes humains dans leurs représentations des humeurs du corps entre celles qui sont importantes et celles qui le sont moins.

C'est une réponse quasiment biologique à un problème biologique.

Une réponse pensée et construite à partir de constats biologiques (*rires*), mais ce n'est pas la première fois que j'ai des surprises de cette sorte. Par exemple, la fonction hématopoïétique de la moelle osseuse, je l'ai trouvée chez les Samo. Le sang est censé provenir de la moelle osseuse ainsi que le sperme, selon des représentations très savantes. J'ai assisté aussi à des discussions plaisantes entre hommes. Si un matin un homme se plaint d'avoir des courbatures dans le dos, dans les épaules, etc., les autres se tapent du coude en disant : « Cette nuit, il a planté un enfant dans sa femme », cela veut dire qu'il y a eu une aspiration extrêmement forte de sperme, donc de sang, donc de toute la moelle osseuse qui passe par les articulations, qui transite par le crâne et qui redescend ensuite - parce qu'ils ne font pas la différence entre moelle osseuse et moelle épinière - au pénis via la moelle épinière, cette fois-ci. Le parcours se fait par la moelle osseuse et les articulations qui sont surtout des réceptacles du sang qui va se

transformer en sperme. Il y a une grande aspiration au moment des rapports sexuels, surtout lorsqu'ils sont féconds. Le sperme est ainsi contenu dans le réservoir qu'est le cerveau et ensuite, quand il est sollicité par les relations sexuelles, il redescend le long de la moelle épinière. Les Samo avaient donc l'idée que c'était dans la moelle osseuse que se faisait en permanence le sang, ce qui est vrai ; la rate et le thymus y concourent mais c'est surtout la moelle osseuse qui est productrice de globules.

Là, on est vraiment dans le biologique.

La description scientifique s'appuie sur le biologique pur. Mais ce n'est pas le biologique pur qui engendre des représentations, c'est la façon dont les hommes interprètent ce qu'ils pensent venir du donné offert à leurs yeux et le travail qu'ils opèrent pour ordonner ce réel et lui donner du sens. Ainsi, pour les Samo, le rapprochement opéré entre moelle et sang et expliquant la genèse du sang, tient au fait que la moelle osseuse est souvent rougeâtre et contient des filaments sanguins.

Et les femmes, qui avaient le même système de représentation, naturellement le partagent ?

Oui, pour ce que j'en ai vu. J'ai travaillé surtout avec des informateurs bien qu'également avec des informatrices, mais les femmes sont prises beaucoup plus que les hommes par le travail quotidien et sont moins disponibles qu'eux. L'espérance de vie étant assez brève, il n'y avait pas beaucoup de vieilles femmes qui auraient été elles, disponibles ou alors elles étaient vraiment cassées par l'âge et le travail, ce qui fait qu'elles n'étaient pas nécessairement mes meilleures informatrices. En revanche, elles le devenaient pour tout ce qui touchait aux liens de parenté, aux liens généalogiques, à ce qui avait constitué la trame de leur vie. Mais, à travers les enquêtes que j'ai pu mener, je n'ai pas eu le sentiment que les femmes aient pensé de manière différente que les hommes.

Dans ce que vous appelez cette « valence différentielle des humeurs », il existe une surdétermination du sperme ?

Dans ce qu'on pourrait appeler une valence différentielle des humeurs, oui, le sperme est hiérarchiquement supérieur au lait.

Est-ce que vous pourriez reprendre également cette hypothèse d'un transfert différentiel des humeurs ?

Oui, j'en ai trouvé trace. Rappelons-le encore une fois, ce sont nous, « les anthropologues » qui mettons en forme langagière et articulée les brides éparses issues d'entretiens, on en tire la substantifique moelle et on les met en forme. Car bien sûr, je n'ai jamais rencontré un informateur qui me parle comme moi j'écris. Je pense que nous sommes tous d'accord là-dessus. Aussi bien dans mes propres enquêtes, dans les questionnements que j'ai pu faire mais aussi en lisant les textes d'autres auteurs - en l'occurrence, sur ce transfert différentiel, je pense à des auteurs qui travaillaient sur l'islam -, je me suis aperçue de deux choses : l'une qui est extrêmement importante dans les lieux où je l'ai trouvée mais qui n'est pas, je pense, acceptée par tous les islamologues ressort de cette phrase extrêmement forte : « Le lait vient de l'homme. » Elle est, reconnaissons-le extrêmement intrigante. À mes yeux, elle contient l'idée-force qui permet de comprendre dans la parenté de lait, tous les interdits qui passent par le mari de la nourrice. C'était pour moi une chose extrêmement intéressante. La deuxième est chez les Samo le fait que, si les souches de sang transmises par l'homme et par la femme sont rebattues de la même façon pour les garçons et pour les filles, il n'empêche que leur importance n'est pas la même selon le sexe du bénéficiaire : on a vu que les souches sanguines passant par les filles disparaissent en trois générations, mais de plus, il faut doubler la transmission du sang et la fabrication subséquente des humeurs par une discrimination selon la forme du contenant, homologie de sexe ou différence. Avoir une forme identique à celle d'un parent (une fille avec sa mère, un garçon avec son père) ou différente (une fille avec son père, un fils avec sa mère) fait que les transmissions n'ont pas exactement le même poids. Selon cette transmission différentielle, deux frères sont plus semblables entre eux qu'un frère et une sœur, un fils est plus proche substantiellement de son père que de sa mère, une fille est plus proche substantiellement de sa mère. C'est là quelque chose d'extrêmement difficile pour eux à expliquer dans la mesure où ils le posent comme un présupposé allant de soi.

C'est une évidence.

C'est une évidence absolue.

Et comment l'avez vous construit ?

Je l'ai construit, si je me souviens bien, dans une contribution à *Épouser au plus proche* où je montrais que, si on analysait les interdits, en partant à l'envers, on ne pouvait les comprendre tous qu'en admettant le postulat que ces règles sociales se doublaient d'une théorie sous-jacente dont on ne pouvait pas nécessairement démontrer la totalité des mécanismes de façon intellectuelle. Non pas que mes informateurs aient un intellect différent, car le fonctionnement de la raison est le même, mais partout on opère des sauts en raison de ce qui apparaît comme des évidences dans tout système de pensée, évidences qu'il faut pouvoir identifier, décrypter et critiquer. Comme ce sont des évidences, elles ne sont pas analysées par les acteurs eux-mêmes.

Peut-on assister à des conversions d'humeurs selon les sociétés ?

À l'intérieur d'une même société ? Vraisemblablement, sauf que c'est extrêmement difficile de le dire pour une société sans écriture faute de traces, mais il est plus que vraisemblable qu'on pourrait le faire dans notre propre culture, encore que je ne sache pas trop. Pendant plusieurs années, avec Gérard Delille, un historien, et avec d'autres collègues, historiens, anthropologues, juristes, nous avons tenu un séminaire à l'École des hautes études sur le passage du système de parenté romain mais aussi hébreu et des systèmes barbares au système canonique. C'était un travail ambitieux qui n'avait jamais été fait. Nous avons demandé à des historiens et à des juristes de parler de la notion de sang ou de filiation à Rome. Philippe Moreau nous a ainsi dressé une analyse de la notion de sang en nous disant au départ qu'il acceptait de faire des recherches mais qu'il n'y avait pas de documentation à ce sujet - c'est là que l'on retrouve ce que nous avons dit tout à l'heure à propos du mépris de la recherche classique pour les humeurs. Philippe Moreau disait donc qu'il n'y avait pas grand-chose dans les travaux des historiens sur les représentations du sang et qu'on aurait du mal à en trouver dans des textes juridiques, sauf en ce qui concerne la filiation, et qu'il lui faudrait regarder du côté de textes plus ouverts, le théâtre notamment. Il avait cependant réussi à établir toute une distinction bien réelle dans les textes entre différentes appellations du mot « sang » : *sanguis*, *cruor*, *sanies*. *Cruor*, c'est le sang qui s'écoule hors du corps, sang rouge ; *sanguis*, est celui qui est, de façon abstraite, le support de la filiation. Je ne me souviens plus de la totalité de ses analyses, mais il était lui même

surpris de l'abondance des sources qu'il avait trouvées et qui lui permettait, non pas de faire une théorie du sang à Rome, mais de l'amorcer de façon légitime. Il y avait plus de possibilités d'appellation qu'il ne se l'imaginait au départ et de représentations, notamment autour du sang corrompu (*sanies*), du sang qui a coulé, du sang qui a été versé, etc. Malheureusement, il n'avait rien trouvé qui lui permette de dire que les Romains avaient une idée aristotélicienne du sang, et rien sur la genèse du sperme et de son origine potentielle dans le sang. Cela, il ne l'avait pas trouvé dans les textes, ce qui ne veut pas dire qu'il n'en existait pas. Quoi qu'il en soit, si on questionnait aujourd'hui quelqu'un sur la façon dont il classe et il voit le sang, il répondrait vraisemblablement soit de façon purement abstraite et métaphorique : il parlerait de sang bleu, de sang du père, etc., soit de façon scientifique et apprise à l'école : le sang comme porteur de toute une série de composantes (les hématies, les leucocytes, les plaquettes, etc.), selon une conception biologique du sang. Mais pour faire état de représentations partagées, ayant toujours cours malgré la science, c'est vers le folklore ou le roman qu'il faut se tourner pour trouver des sources. Pas vers des textes juridiques. Des idées archaïques sur le sang malsain, le sang des règles, perdurent, encore dans l'imaginaire. A Rome, il y avait un terme spécial pour désigner le sang des règles. Mais verrait-on aujourd'hui dans le pus du sang corrompu ? Il est possible que cette représentation-là ait disparu.

Cela pourrait-il alors mener vers l'hypothèse de l'influence ultérieure de cette morale judéo-chrétienne sur ces considérations ?

Bien sûr. Les représentations peuvent changer mais difficilement basculer, d'un coup, dans leur entier. Quitte à me faire étriller, j'affirme qu'il est tout à fait invraisemblable d'imaginer qu'un système de représentations touchant à la parenté, à l'alliance et au corps, etc., puisse changer en l'espace d'une dizaine d'années ou même en une trentaine d'années. Les gens s'imaginent cela. Quand on parle de changement, ils pensent que cela peut être instantané, mais il n'en est rien. Cela prend en fait beaucoup plus de temps. Bien sûr, cela peut changer sinon dans sa totalité, au moins partiellement

Je pense à l'influence que peut avoir la religion.

Oui, la religion a et a eu une énorme influence, mais je m'inscris en faux contre ceux qui font tout partir du judéo-christianisme. Comme Aristote a figé une pensée qui existait avant lui, les judéo-chrétiens ont figé des représentations qui existaient avant eux et s'ils en ont fait disparaître certaines, au titre de la superstition ou des survivances païennes, ils en ont aggravé d'autres en ajoutant par exemple des légitimités nouvelles à la primauté du sexe masculin sur le féminin.

Une dernière interrogation sur ce que les produits du corps peuvent, au final, dire des sociétés. On retrouve aussi cet engouement – je le vois dans les sciences humaines et sociales actuellement - pour le corps. Il existe énormément de choses sur ce dernier, notamment ces humeurs qui apparaissent. Dans nos sociétés, a-t-on nié complètement cette influence ? Y a-t-il une espèce de renouveau ?

Je crois que ce qui a changé, c'est le regard qu'on a porté dessus. Par exemple, si on ne se baignait pas sous Louis XIV, c'est bien sûr parce qu'on n'avait pas les salles de bains et les conduites d'eau nécessaires, mais, si on ne les a pas faites, c'est parce que, comme Françoise Loux l'a montré pour la tête des bébés, on pensait que le simple fait de se laver avec de l'eau et du savon ouvrait la porte à toutes les agressions et que la crasse et les mucosités protégeaient les orifices et points fragiles du corps, les pores, les aisselles, les fontanelles, etc. Un bébé qui avait des croûtes de lait sur la tête avait ainsi, croyait-on, une protection naturelle. Il y a donc eu un changement dont les historiens peuvent analyser les étapes. On considère maintenant qu'il est néfaste d'avoir les pores bouchés. Mais il fut un temps où on a pu penser au contraire qu'avoir les pores bouchés et le corps bien couvert était une protection contre la maladie.

Comme si le corps était poreux, en quelque sorte.

Exactement. Mais nous continuons à penser que le corps est poreux. Si on ne le pensait pas, vous ne verriez pas ces publicités qui expliquent que telle ou telle crème, lotion ou eau de toilette va traverser le derme pour vous régénérer de l'intérieur. On voit toujours le corps comme poreux ; on le voit aussi comme ayant des communications internes, ne serait-ce que pour le corps des femmes. On évoque notamment toute une série de symptômes qui sont censés prouver que, chez une femme, il existe une communication de l'utérus

au cerveau : c'était là l'explication classique de l'hystérie, et si le plaisir sexuel provoque le durcissement des tétons cela est perçu comme l'effet d'un contact interne par ces cheminements ouverts dans le corps des femmes. Cet imaginaire de la perméabilité interne du corps des femmes plus grande que celle des hommes est très fort. Les messages qui s'en servent le font comme d'une évidence.

Continuez-vous à travailler sur les humeurs ?

Oui, bien sûr, je continue d'y travailler, mais pas beaucoup à l'heure actuelle. Les cours que j'ai donnés au Collège de France, — je possède des milliers de pages qu'il faudrait que je publie — portaient uniquement sur l'anthropologie symbolique du corps.